



Promouvoir des pratiques pédagogiques efficaces et variées

GÉRALD VANBELLINGEN

Les pratiques pédagogiques ne cessent d'évoluer. Celles d'hier sont parfois adaptées et mises à jour alors que d'autres sont supplantées ou carrément abandonnées. Mais comment savoir ce qui constitue une bonne pratique ? Pour faire le tri et répondre à cette question complexe, la Direction de l'enseignement fondamental et le SeGEC dans son ensemble ont opté pour un recours systématique aux résultats des recherches scientifiques. Pour déterminer une base critique aux « bonnes pratiques pédagogiques » agrémentée des notions d'efficacité et de diversité pour que les enseignants puissent en faire le meilleur usage possible selon le contexte.

Notre monde évolue sans cesse et de manière de plus en plus rapide. L'émergence récente de ChatGPT ou la présence de plus en plus grande de l'intelligence artificielle ne sont que des exemples parmi tant d'autres. Une évolution constante à laquelle n'échappe évidemment pas le monde de l'enseignement. En témoigne, notamment, la mise en place du tronc commun, l'une des mesures phares du Pacte pour un Enseignement d'excellence. Car ce tronc commun doit justement permettre à l'enseignement fondamental de répondre à l'évolution de la société ainsi qu'aux nouveaux besoins des élèves pour leur permettre de répondre aux défis actuels et futurs.

Mais si les dix référentiels de ce tronc commun constituent « le quoi » – à savoir une liste de savoirs, savoir-faire et compétences à acquérir – le « comment » est fourni par les programmes de l'enseignement

fondamental. Des programmes réécrits ou qui feront l'objet d'une réécriture prochaine par le Service de productions pédagogiques de la Direction de l'enseignement fondamental. Ils vous permettront de découvrir de nouvelles disciplines mais sont également truffés de balises et de pistes méthodologiques pour l'apprentissage. Frédéric Coché, le directeur-adjoint de la Direction de l'enseignement fondamental et responsable du Service de productions pédagogiques, revient pour Entrées libres sur les grands principes qui définissent ce que le SeGEC considère comme de « bonnes pratiques pédagogiques ».



Frédéric Coché, comment détermine-t-on ce qu'est une bonne pratique en termes de pédagogie ?

« Au SeGEC, nous avons décidé de nous raccrocher à la science, à la recherche et à leurs évolutions pour établir un projet pédagogique propre et cohérent au sein

de notre réseau. Une science qui nous sert de base pour remettre en question les méthodes utilisées, en enlever certaines qui n'ont pas fourni les résultats espérés auparavant ou en adapter. Le socio-constructivisme a par exemple longtemps constitué la ligne de conduite unique de notre projet pédagogique, c'était même un peu notre Graal pédagogique. Mais les recherches ont démontré les limites de ce modèle sur le terrain. Nous avons donc choisi de nous en écarter – sans le bannir car il reste intéressant pour certains apprentissages – et de réécrire nos programmes dès 2013. Avec plus de prudence, en étant davantage critiques aussi que par le passé. »

En parlant des programmes, quels sont les grands principes qui ont présidé à leur réécriture ?

« Nous avons défini 9 grandes orientations pédagogiques (OP) qui constituent véritablement la colonne vertébrale de nos programmes et de ce que l'on veut promouvoir en termes de pédagogie au sein de nos écoles. Nous considérons par exemple qu'il n'existe pas une seule et unique bonne façon d'enseigner car il n'est tout simplement pas possible d'enseigner efficacement la natation, le néerlandais ou le calcul mental de la même manière – ce qui correspond à la 4^e OP : « développer des pratiques enseignantes efficaces et variées ». Pour autant, toutes les pratiques ne se valent pas et nous avons pour mission d'aider les enseignants à faire des choix parmi l'éventail de pratiques pédagogiques, en priorisant celles qui ont démontré une plus grande efficacité dans un contexte donné. »

Un exemple de pratique qui a évolué en fonction de la recherche ?

« Pour les tables de multiplication par exemple, le débat a toujours opposé les supporters de la mémorisation à ceux de la compréhension. Auparavant, on optait pour un certain conditionnement des élèves -qui faisait appel à la mémorisation – pour pouvoir répondre du tac au tac. Ensuite, la compréhension a davantage eu le vent en poupe. Mais désormais, on se rend compte – études à l'appui – qu'une certaine automatiser apporte un plus pédagogique car elle libère une mémoire de travail nécessaire à de nouveaux apprentissages. Un enseignant efficace doit donc pouvoir combiner ces deux approches par exemple. »

Des gestes, bonnes pratiques et outils, il en est d'ailleurs largement question au sein des programmes. Ils constituent une sorte de roadbook des enseignants ?

« On entend souvent que les programmes sont épais et c'est vrai. Mais c'est aussi assez logique, car dans le fondamental un enseignant est amené à tout enseigner. Mais il ne peut pas être autant spécialisé en tout. Les programmes sont donc construits pour leur fournir une aide face à toute difficulté éventuelle. Avec, si on regarde les pages des programmes, celles de gauche qui sont réservées au contenu des référentiels du tronc commun alors que celles de droite – bien plus fournies – listent le plus possibles de réflexions, idées ; outils et pistes d'apprentissage concrètes à mettre en place en classe. L'idée, c'est de les aider et les rassurer un maximum. Ou dans le cas des nouveaux programmes, de parfois même les initier à de nouvelles disciplines apparues avec le tronc commun. Comme l'éveil aux langues, la formation manuelle, etc. »

Une bonne pratique pédagogique, c'est donc aussi une pratique mise à jour continuellement ?

« C'est une évidence, le changement et l'évolution sont importants car le monde évolue. Et les élèves aujourd'hui inscrits en primaire, ce sont des adultes qui entreront sur le marché du travail en 2040. Avec des besoins qui seront différents. Il faut donc pouvoir évoluer, se remettre en question perpétuellement et de manière critique. »

On parle de plus en plus des pédagogies dites actives (Montessori, Freinet, Alvarez), correspondent-elles à la vision du SeGEC ?

« Non, ce ne sont pas des pédagogies prônées car ces pédagogies se fondent pour beaucoup sur des convictions et non sur des preuves scientifiques. Et

donc, il arrive parfois que des années après leur invention ou leur mise en place, on se rende compte qu'elles sont invalidées par la science voire que dans certains cas, elles constituent même un certain danger pour les élèves. Toutefois, ça ne signifie pas pour autant que nous rejetons toutes les pratiques issues de ces pédagogies actives. Certaines, comme le travail par cycle, la pédagogie du projet ou encore l'école du dehors ont prouvé leur efficacité et sont largement appliquées au sein de notre réseau. La mise en activité des élèves, pratique efficace démontrée par la science, est intégrée dans de nombreuses écoles et n'est pas réservée uniquement aux écoles dites à « pédagogie active », ce qui sous-entend que toutes les autres seraient « passives ». »

L'enseignement explicite semble également avoir le vent en poupe, est-il appliqué dans nos écoles ?

« Oui, nous l'intégrons dans les pratiques mises en avant dans nos programmes et nous formons des conseillers pédagogiques et des enseignants dans cette vision. Car cette pédagogie nous semble intéressante dans certaines situations. Pour autant, elle ne deviendra pas le Graal comme l'a été le socio-constructivisme pendant 15 ans. Car plus que la recette, ce sont certains de ses ingrédients que nous mettons en avant. Comme le modelage, le guidage par l'enseignant, les rétroactions fréquentes, le questionnement, etc. Nous voyons donc cette approche comme un bon point d'appui, sans pour autant qu'elle ne soit appliquée de façon exclusive. » ■

